

**Éloge de la Patte à Poussière du Centre Hospitalier de la Côte à Morges, à Gilly et
à Aubonne**

Contrainte : éloge paradoxal de la patte à poussière avec utilisation d'un vocabulaire typiquement romand

Un dé clic d'interrupteur retentit.

Jean Rosset s'enflamme, pâle et soudain, illuminant les blancs couloirs dans une splendeur électrique. Sa vive lumière éveille les murs et les plafonds, et embrase, chaleureuse, les tablards blafards des sittelles encore endormies.

Dans une grotte de bois laqué, au fond d'un an tre rectangulaire, en un angle obscur, bâille le coin d'une étoffe, repliée et sage. Soigneusement pliée en quatre, reposant toute délicate, elle sommeille encore en un carré parfait. Une aimable caresse défait ce beau pli age : son quadrilatère régulier n'en paraît que plus splendide. Notre héroïne se réveille : la voilà prête, propre à l'usage. Quadruple vainqueur des marathons-ménage, invincible adversaire de la poussière, reine des chariots bleus et maîtresse des plus célèbres produits chimiques, on peut la voir tous les jours au faîte de sa gloire. La lumière aurorale salue son éclatant triomphe, les bidons s'entrechoquent, les interrupteurs mitraillent leur vedette de clichés, les balais l'applaudissent à se rompre.

Leur étoile entre en lice, elle se prépare, parée sur la ligne de départ. Et part.

Oh ! toi, Patte à Poussière douce et tendre, infatigable compagne de mes pénibles journées de labeur, je me souviens de ta jeunesse ! Autrefois colorée de rose vif, de jaune canari, de bleu azuré ou de blanc nacré, tu te déclines plus sublimement encore dans tes teintes délavées, lavées, relavées dans le roulement de tambour quotidien de la machine à laver. Tu attends patiemment ton tour, surmontant les épreuves sans maugréer, souffrant les supplices au soufre sans souffrir.

Bleue, tu piques du coin dans le bidon sombre, ton frère, et tu saisis en son sein les molécules ultra-alcoolisées du désinfectant. Ruisselante de gouttelettes tu ressors et tu t'essor es en serrant tes mailles. Vaillante, tu prends alors ton essor sur les surfaces bureautiques des infirmières méthodiques, et d'une caresse hygiénique tu frottes les taches incrustées, tu masques les marques de café, tu happes les traces de saleté. Tu glisses sur les dossiers des chaises avec la même fragilité subtile qu'un vol d'oiseau. Tes ailes célestes effleurent de leur coin les poignées sphéroïdiques des portes quadrangulaires et les bords linéaires des fenêtres rectilignes. Tu fus pinsonne, te voilà charbonnière, avec tes gracieuses lignes noirâtres ceignant la silhouette élégante de ton

carré de tissu moelleux. Tu replonges alors dans le sein de ton frère, qui t'accueille à anses ouvertes, bouche bée devant la réussite sans faute de ton épreuve, et en son sein reposes un moment, patientant jusqu'au prochain tour.

Jaune, tu t'ébroues, courageuse et énergique, dégoulinant de solution, surgissant comme un rayon de lumière serin de ton bidon, témoin fidèle de tes actes herculéens. Car alors, c'est à toi qu'il incombe de surveiller les lavabos et les éviers. Ton œil perçant sait aviser les moindres robinets malpropres, les tuyaux impropres à l'utilisation, les plus petits joints propres à être purgés. Incessamment, tu polis ces cuvettes mates ; inlassablement, tu poutses ces tubulures calcaires ; inexorablement, tu astiques, tu peaufines, tu cures ce métal savonneux, cet émail moisi, ce robinet bouché. Un miroir rieur te mire et sourit sournoisement au reflet de ton art: lui brille et miroite, solide et argenté, alors que ta mollesse ne ferait que le lécher. Mais tu lui voles ses réflexions à chaque coup de langue dont tu l'assailles. Rien ne t'arrête ! De tes baisers une mélodie vitreuse s'élève, régulière, harmonique et douce, pendant que tu arrondis ses angles et te contorsionnes à mesure que tu flattes ses lignes. Finalement, tu t'immobilises lorsque tout resplendit à ton image d'alors. Tu reluisais d'énergie, eux ne payaient pas de mine. D'une main tissulaire généreuse, tu les fais renaître, tu leur offres ton opalescence et ton immaculée salubrité.

Rouge, intrépide, brûlant de colère contre l'impureté sanitaire, tu t'élances de ton bidon empourpré, assaillant les latrines avec ton armée de soldats synthétiques. Dans les douches, les tuyaux se dressent, les serpentins sifflent ton arrivée. Les rinçures se fendent un passage entre leurs écailles pour te fuir. Mais toi, le Faucon de la propreté, tu es invincible : tu tournes au-dessus de ta proie, en un rond parfait, puis fonds enfin sur elle, sans pitié. Les cabinets chaussent leur lunette de plastique et t'épient, méfiants et caustiques. Imperturbable, tu décrasses leur chasse, désencrasses leur brosse, grattes leur cuvette, puis déterges leur or bleu dont le cristal trouble agresse tes yeux purpurins. Rien ne résiste à tes sauts et tes assauts. Le siège est levé. Même le comblanchien baisse la tête et accepte ton joug d'une moue boudeuse. Ton impavide olfaction passe outre les odeurs pestilentielles qui émanent de ton pourfendeur outré. Enfin, noire et puante, tu rejoins ton bidon rougeaud et vas noyer ta rage dans l'alcool qu'il t'offre de bon cœur. Les hautes sphères sont propres en ordre et reluisantes, elles étincellent de blancheur ou d'étain et s'illuminent l'une l'autre.

Blanche, tu abaisses alors ton hypochromie virginale à récurer les sols aux reflets douteux. Il te pousse soudain des plumes de harfang que tu noues en franches franges.

Un manche galant et poli s'aguille au-dessus de toi et s'appond à ton corps sublimement flasque pour te seconder dans ton ouvrage bienfaiteur. La panosse est née ! Flanquée de plumeaux et de gazes, tu es prête à l'offensive. Les couloirs tremblent, les catelles se raidissent, les parquets se parquent les uns contre les autres. Dans les chambres, les imposants lits de métal se retirent malicieusement et dénudent leurs dessous sombres et poussiéreux où de dangereux minons se battent. Car en ces recoins inconnus, des armées de peluches se livrent d'innombrables et incessantes guerres depuis la nuit des temps. Mais en général vainqueur, tu balaies d'un revers de crépine tous ces soldats animés. Ta flotte désinfectante déferle en grosses vagues sur leur champ de bataille et, dans une tempête d'eau malpropre, emporte les cadavres loin de cet océan germicide. Tu secoues, triomphante, ta chevelure soyeuse et ondulée et, d'un revers de tête engages les hostilités avec toutes les basses surfaces de tes côtes hospitalières. Le combat est rude, ta chaste toison s'assombrit peu à peu, des fils épars volent, une mèche se déchire et tombe. Tu obtiens une victoire totale ! Tu rentres au quartier général exténuée et le pennage maculé, mais la tête haute !

Lorsqu'entre chien et loup la journée lentement s'achève, tes avatars se retrouvent dans le même seau et s'embrassent, fatigués et heureux d'avoir combattu triomphalement sur leur terrain respectif. On échange des poignées d'étoffe chaleureuses, des claquements de manches joyeux se font entendre, les bidons sourient de leur bouche béate. Un cornet magnifiquement plastifié pour l'occasion écarte ses bras pour vous accueillir, tes congénères et toi, dans son ventre rond de ferveur et d'amitié. Tout ton petit monde, Vénérable Patte, est secoué par cette réception extatique et bienvenue, promettant un voyage rapide vers des festivités propres à ton rang.

Multicolores, tes consoeurs et toi vous mélangez en un festival arlequin de pattes à poussière. Rio est venu faire danser nos guerrières ! Dans ta boîte de nuit privée, tu vales et voles au tempo du tambour de la machine à laver. Cette dernière, en véritable chef, dirige son orchestre de concert avec le séchoir, et, en chœur, ils mènent la fête après de durs labeurs. Heure après heure, de nouvelles arrivantes dégoulinantes se joignent à la foule en délire et des nuées bariolées s'ébattent au rythme des percussionnistes.

Puis les portes s'ouvrent. La foule tissée, en liesse, se précipite au-dehors en plaisantant. Tu ondoies sous la lumière, liliale et impeccable. Pliée en deux de rire, les larmes aux yeux, tu retrouves alors tes sujets et t'empiles, souple et serviable, en quadrilatères réguliers et unilatéraux. Tu as retrouvé la fraîcheur de ton teint, la soierie de tes mailles,

la douceur de ta fibre. Mon Etoile, tu retrouves ton lustre de ce matin. A nouveau, te voilà coquette et maligne, propre et prête à l'emploi, quoique fatiguée. Tu éprouves un irrésistible besoin de repos et te réjouis d'ores et déjà de retrouver les bras tendres de Morphée, après la fête endiablée de ton triomphe. Ton carrosse d'argent t'attend d'ailleurs patiemment, sa porte s'ouvre à ton arrivée et tu y montes, telle une reine, pour un dernier voyage. Le véhicule tremble, s'ébranle, et s'élançe enfin pour faire le tour de ton empire, soumis à ton autorité impériale. Les ascenseurs t'applaudissent de leurs portes métalliques, les rideaux se tirent à ton passage, les planelles revêtent leur plus beau reluisant. Les sanitaires te sourient de leur émail blanc et brillant, même les plomberies se transforment en cotillons de carnaval pour célébrer ton succès ! Le magnifique chariot bleu saphir dont tu es la maîtresse souveraine te dépose enfin à la porte de ton palais et tu te laisses porter pour te réduire dans tes appartements luxueux de bois et de plastique.

Toi ! oh toi, l'héroïque et stoïque Patte à Poussière, que n'eusses-tu été dans les armées antiques d'autrefois ! Tu aurais régné en impératrice sur le monde, tu aurais su dompter l'Hygiène par tes coins moelleux, mais autoritaires ! Tu aurais alors repoussé les frontières de la stérilité et les aurais épandues au-delà des germes microbiens : à bas les dysenteries, les tuberculoses, les schistosomiasés, les anthroozoonoses et autres gripes ! Sans toi l'homme serait privé de ressources, abandonné dans l'extrême désolation d'une flore infectieuse et bactérienne. Tu as rendu, sous tes multiples formes, le toucher à nos portes, la vue à nos vitres, le goût à nos robinets, l'ouïe à nos douches, et l'odorat à nos cabinets. Compagne de mon emploi d'été, que je me réjouis de te retrouver ce mois de juillet ! Car alors, bien que pâle actrice de tes mérites innombrables, je t'assisterai à nouveau dans toutes tes réussites. Ensemble, nous combattons les soldats téméraires de la poussière, les forces armées de la saleté et les dépôts moisissés des lavabos. Et j'aurai alors à jamais dans mon cœur le privilège d'avoir pu profiter un instant de l'étincellement de ta gloire...

Soigneusement pliée en quatre, reposant toute délicate, mon Etoile s'est endormie en un carré parfait. Dans une grotte de bois laqué, au fond d'un antre rectangulaire, en un angle obscur, bâille une dernière fois le coin de son étoffe, repliée et sage. Jean Rosset pâlit, faible, et soudain disparaît, plongeant les blancs couloirs dans une obscurité artificielle, laquelle assoupit les murs, les plafonds et les tablards blafards des sittelles encore éveillées.

Patte et Poussière

(Dialogue entre une patte et un minon)

Un placard. Un minon de poussière dort tranquillement sur une étagère. Une patte rouge de colère entre.

PATTE. Ecarte-toi, infâme ! Cède donc la place à une reine méritante et toute-puissante.

MINON (*en bâillant*). Tais-toi, brutale ! Laisse donc en paix un minon fatigué, qu'il puisse dormir à son aise !

PATTE. Sais-tu seulement qui je suis ? Ignores-tu le sort qui t'attend ?

MINON. Qui pourrait l'ignorer, avec un tel vacarme? (*d'une voix suppliante*) Oh ! reine toute-puissante, impératrice régnant sur mes volontés, prenez pitié d'un pauvre sujet qui d'emblée se soumet à votre joug et pardonnez l'offense effroyable qui excite en vous un tel courroux !

Il vole un peu plus loin en éclatant de rire, la patte le poursuit.

PATTE (*impérieuse*). Jugez l'insolent ! Patte à poussière de premier rang, au front des armées détergentes, j'arrache d'un revers de coin tes plus petits congénères de leur repaire et les réduis en pièces !

MINON. Considérez l'orgueilleuse ! Simple minon de poussière, commun parmi des milliers d'autres, je te fais lever à l'aube pour te tuer au travail ! Tu dois sans cesse me poursuivre, me traquer, m'assaillir de toutes parts, chaque jour, chaque heure, chaque seconde. Je ne te laisse aucun répit en ne faisant aucun effort ! (*Il rit*)

PATTE. (*hautaine*) Ne vois-tu pas que je suis utile à la société humaine et matérielle ? Je paralyse tes stratégies, je contre tes attaques quotidiennes, j'empêche toute maladie de les envahir. Les germes s'effraient de mes vertus, les bactéries craignent mon arrivée, les microbes fuient devant mon armée...

MINON. (*sarcastique*) Ton armée de soldats alcooliques, drogués aux produits chimiques, ne font que raser, pour la nuit, mes rebuts éternels que tu devras à nouveau contrer à l'aube ! Saouls comme ils sont, ils ne parviendront jamais à me chasser de tes surfaces ! Ne remarques-tu point que je suis indispensable à une société que tu prétends protéger ? Grâce à moi, elle connaît les allergies ! J'ai le pouvoir insidieux de faire pleurer les yeux, éternuer les nez, d'irriter les gorges... Mes assauts répétés la

préviennent contre la fragilité de son corps et la défendent de microbes plus nocifs encore.

PATTE. Ma présence ne leur permettra jamais de parvenir jusqu'ici ! Je suis forte, robuste, énergique ! En moi coule le sang rustique de mes ancêtres, autrefois massés à l'eau de la rivière et tendus au soleil dont ils se gonflaient de rayons enthousiastes ! Et...

MINON. Le vois-tu aujourd'hui ? Tu occupes tes journées à récurer, le nez constamment écrasé contre des cuvettes encrassées pour le plonger ensuite dans le tambour lugubre d'un séchoir antipathique ! J'ai voyagé bien plus que tes grands-mères et visité plus de cent terres. J'ai porté en mon sein des bactéries aux pouvoirs si dévastateurs qu'ils feraient trembler ta fibre fragile. Chaque jour, je vole au gré du vent, explorant des recoins encore inconnus de tes consoeurs de coton.

PATTE. Quoique faible tissu, mon corps fait étinceler les émaux jaunes des sanitaires qui aujourd'hui sourient de leurs plus belles dents ! Vois ce lavabo rieur qui salue son usager : propre et débouché, il coule avec plaisir. Ma vue répand la joie et la propreté partout où je passe alors que toi, on te chasse ! Frère de crasse, malpropre aux yeux de tous, tu noircis les plus belles places...

MINON. J'ai l'immense honneur de leur rappeler leur grand âge et je porte en mes poussières leurs nombreux souvenirs. Ton passage leur redonne certes beauté et jeunesse, mais il efface leur mémoire que je me charge de leur rendre derechef. En outre, cette pureté que tu leur confères salit la tienne et la perd.

PATTE. Ce sacrifice est honorable ! Crois-tu que mon apparence m'importe lorsque la souiller équivaut à sauver des vies ?

MINON. Sauver des vies ? Au sacrifice de la tienne ? Te voilà bien mal payée de tes peines ! Tu t'essouffles jour après jour, affaiblie par un lourd fardeau. Ton corps mou se déchire sous les angles acérés des miroirs qui raillent ton œuvre. Tes fibres s'amincissent, tes coins autrefois moelleux se rognent, ton teint vif se délave... Regarde-moi, fier ennemi de chiffon en tout genre ! Je disparaissais, mais jamais ne meurs ! Je me désintègre lorsque tu m'agresses et mes poussières se perdent dans tes fils ou se suspendent dans les airs ! Mais labiles, elles se rejoignent enfin et je renais de leur union pour me poser subrepticement après ton passage...

PATTE (*victorieuse*). Et je te chasserai à nouveau le lendemain ! Je suis une infatigable ouvrière, invincible à ce sport et dont les victoires sont incontestables. Pas un nez n'éternue depuis que je te surveille !

MINON. Je n'ai certes pas ta suprématie, mais tu ne vaincras jamais notre racine commune !

PATTE. Tu fabules !

MINON (*mystérieux, en s'éloignant*). Patte à poussière deviendra poussière de patte...

Fin.